

RÉPLIQUE A M. PISCATORY

CHAMBRE DES DÉPUTÉS. — Séance du 25 mars 1840.

(Suite de la discussion sur les fonds secrets.)

M. Piscatory avait adressé à M. de Lamartine une interpellation personnelle sur ses rapports politiques avec la couronne.

MESSIEURS,

Je rougis de demander un moment à la Chambre et de ne pas effacer complètement ma personnalité, appelée impunément ici, devant l'importance ou la gravité du débat qui nous occupe. Aussi n'occuperai-je la tribune qu'un seul instant.

L'honorable préopinant a attaqué non pas l'opinion que je représentais hier ; il a interrogé mon individualité sur mes rapports avec les honorables amis qui daignent me donner un peu de confiance, mais dont je n'ai jamais eu,

dont je n'aurai jamais la prétention de me porter le chef ; heureux si je suis quelquefois le faible et insuffisant organe de la loyauté de leurs sentiments et de la fermeté de leurs opinions. (*Très-bien !*)

Ma personne, Messieurs, j'en ferais bon marché dans toute autre circonstance ; mais, vous le savez, Messieurs, l'opinion des hommes, c'est encore l'homme lui-même. Cet oubli qu'il pourrait faire de ce qui le concerne, il ne le doit pas pour les opinions qu'il représente, car ces opinions ont leur garantie en lui. (*Très-bien ! très-bien !*)

Je répondrai donc en deux mots à l'espèce d'interrogation que m'a faite le spirituel préopinant. M. de Lamartine, vous dit-il, est votre organe, et cependant il n'a pas partagé toutes vos pensées, il n'a pas voté toutes vos lois depuis l'origine de la révolution de Juillet. Un seul mot bien franc, Messieurs : je ne veux tromper ici ni mon pays, ni moi-même, ni mes amis, ni mes ennemis. Mes sentiments sur la révolution de Juillet, sur le gouvernement né de cet événement, je les ai dits tout haut en entrant à la tribune, et si la Chambre veut les entendre, je suis prêt à les lui répéter, je n'y ai rien changé. (*Oui, oui.*)

J'étais, comme beaucoup d'entre vous, Messieurs, attaché de cœur, attaché de reconnaissance à la personnification de la royauté tombée dans les journées de Juillet.

Cela ne m'a pas fait excuser l'attentat de son gouvernement contre la Constitution du pays. Je n'ai aucun reproche, aucun repentir à cet égard au fond de mon cœur ; je l'ai jugé la veille comme vous l'avez jugé le lendemain. (*Très-bien ! très-bien !*)

Mais fallait-il, et ici je m'adresse à vous, à vos sentiments éminemment loyaux, je vous le demande à vous-mêmes, fallait-il que, pénétré encore de ces sentiments de reconnaissance et d'affection pour une famille royale dont j'avais reçu les bienfaits, fallait-il que le lendemain de sa chute et en présence de ses adversités, je parusse me réjouir de cette chute ? Qu'auriez-vous pensé de moi ? Je n'aurais pas

voulu, je ne voudrais pas de votre confiance à ce prix. (*Bravos.*)

Non, ce n'est pas là le sentiment qui devait diriger ma conduite. Ce sentiment, le voici. Lorsque la royauté de Juillet a été personnifiée dans une autre famille, famille avec laquelle j'avais l'honneur d'avoir précédemment des liens de respectueuse intimité, si elle me permet de me servir de ce mot, j'ai écrit au roi lui-même, je lui ai dit quel motif de délicatesse me faisait, suivant moi, un devoir d'abdiquer entre ses mains les titres, les honneurs que je tenais de la monarchie tombée; je lui ai dit que d'une main lui offrant ma démission de mes emplois diplomatiques, de l'autre je croyais devoir, comme patriote et comme Français, lui offrir mon serment à lui et au gouvernement de Juillet. (*Marques générales d'assentiment. — Bravo! bravo! — Bien! très-bien!*)

Voilà quelle a été mon inspiration, quelle a été ma conduite; osez-vous les blâmer, osez-vous descendre plus avant dans la conscience et dans la vie privée de l'homme pour blâmer ou louer ce que le respect pour lui-même défend ou commande? (*Non! non! — Très-bien! sur tous les bancs.*)

Messieurs, je m'arrête. L'heure avancée m'empêche de rentrer dans la discussion politique, où je serai sans doute rappelé demain. Mais, quant au fait personnel, j'ai répondu. Un seul mot encore. Je m'adresse au préopinant, dont l'élévation de cœur m'est assez connue, et je lui dis, et je dis à ceux qui me suspectent, pour la respectueuse réserve dans laquelle j'ai cru me maintenir devant la couronne :

Vous lisez aussi clairement que moi-même dans les motifs les plus secrets de ma conscience. Jugez-les! (*Très-bien! très-bien!*)

Je ne me suis pas rallié, car je ne me suis jamais séparé de mon pays; son drapeau sera toujours le mien; son pouvoir aura toujours mon respect et mes services. (*Adhésion unanime.*)

S'il se trouve sur quelques bancs de cette enceinte des hommes capables d'inculper, de flétrir de pareils actes et de pareils sentiments... (*Non! non!*), je me consolerais, Messieurs; il se trouvera toujours un pays pour les comprendre, et j'oserai dire pour les honorer! (*Vive adhésion.*)